

gros vaisseaux turcs ; cinq minutes après , le vaisseau turc fut enflammé , et le feu gagna aussitôt sur les trois autres vaisseaux qui fermaient le port.

Les vaisseaux russes , auxquels on avait envoyé toutes les chaloupes , se retirèrent pour n'être pas exposés quand les vaisseaux ennemis sauteraient en l'air.

L'escadre turque était si resserrée que les vaisseaux se touchaient presque les uns les autres. En peu d'instants , les flammes , poussées par les vents , s'élevèrent , s'étendirent , et offrirent aux yeux des Russes le spectacle de la flotte ennemie embrasée tout entière. Le golfe de Tchesmé ne paraissait qu'un immense globe de feu. De lamentables cris sortaient de cette mer enflammée. La plus grande partie des équipages turcs était descendue à terre dans la journée précédente. Ce qui restait dans les navires se précipite dans la mer et cherche à fuir au rivage ; mais les canons de ces vaisseaux étant chargés , à mesure que la flamme les échauffait , les batteries faisaient feu et foudroyaient la côte. Quand l'embrasement eut gagné les soutes à poudre , d'affreux éclats retentissaient du sein de cette horrible enceinte , et dispersaient au loin des débris , des corps expirants , des troncs mutilés.

Les habitants de Chio , accourus au rivage et tremblant de voir leur ville pillée par les vainqueurs , voyaient distinctement , à la lueur de l'incendie et sur toute la surface de la mer , les différentes scènes de cette horrible catastrophe : les eaux couvertes de malheureux nageant à travers les débris enflammés ; la forteresse de Tchesmé , la ville et une mosquée , bâties en amphithéâtre sur une colline , abîmées de fond en comble , et tous les habitants de cette côte fuyant sur les hauteurs éloignées. On entendait mugir dans l'enfoncement des terres les montagnes et les rochers. Au moment de cette destruction , il y eut un si horrible fracas , que Smyrne , distante de dix lieues , sentit la terre trembler. Athènes , à plus de cinquante lieues d'une mer coupée d'îles , prétend en avoir entendu le bruit ; les vaisseaux russes , quoique assez éloignés , étaient agités comme par les secousses d'une violente tempête. Cet affreux spectacle dura depuis une heure après minuit jusqu'à six heures du matin.

SAINT-LAMBERT.

L'ABENAKI.

Pendant les dernières guerres de l'Amérique , une troupe de sauvages Abenakis défit un détachement anglais ; les vaincus ne purent échapper à des ennemis plus légers qu'eux à la course et acharnés à les poursuivre ; ils furent traités avec une barbarie dont il y a peu d'exemples , même dans ces contrées.

Un jeune officier anglais , pressé par deux sauvages qui l'abordaient la hache levée , n'espérait plus se dérober à la mort. Il songeait seulement à vendre chèrement sa vie. Dans le même temps , un vieux sauvage armé d'un arc s'approche de lui , et se dispose à le percer d'une flèche ; mais , après l'avoir ajusté , tout d'un coup , il abaisse son arc , et court se jeter entre le jeune officier et les deux barbares qui allaient le massacrer. Ceux-ci se retirèrent avec respect.

Le vieillard prit l'Anglais par la main , le rassura par ses caresses et le conduisit à sa cabane , où il le traita toujours avec une douceur qui ne se démentit jamais ; il en fit moins son esclave que son compagnon ; il lui apprit la langue des Abenakis et les arts grossiers en usage chez ces peuples. Ils vivaient fort contents l'un de l'autre. Une seule chose donnait de l'inquiétude au jeune Anglais : quelquefois le vieillard fixait les yeux sur lui et , après l'avoir regardé , il laissait tomber des larmes.

Cependant , au retour du printemps , les sauvages reprirent les armes et se mirent en campagne.

Le vieillard , qui était encore assez robuste pour supporter les fatigues de la guerre , partit avec eux , accompagné de son prisonnier.

Les Abenakis firent une marche de plus de deux cents lieues à

travers les forêts ; enfin, ils arrivèrent à une plaine où ils découvrirent un camp d'Anglais. Le vieux sauvage le fit voir au jeune homme en observant sa contenance.

« Voilà tes frères, lui dit-il ; les voilà qui nous attendent pour nous combattre. Écoute. Je t'ai sauvé la vie, je t'ai appris à faire un canot, un arc, des flèches, à surprendre l'orignal dans la forêt, à manier la hache et à enlever la chevelure de l'ennemi. Qu'étais-tu lorsque je t'ai conduit dans ma cabane ? Tes mains étaient celles d'un enfant ; elles ne servaient ni à te nourrir, ni à te défendre ; ton âme était dans la nuit ; tu ne savais rien ; tu me dois tout. Serais-tu assez ingrat pour te réunir à tes frères, et pour lever la hache contre nous ? »

L'Anglais protesta qu'il aimerait mieux perdre mille fois la vie que de verser le sang d'un Abenaki.

Le sauvage mit ses deux mains sur son visage en baissant la tête, et après avoir été quelque temps dans cette attitude, il regarda le jeune Anglais, et lui dit, d'un ton mêlé de tendresse et de douleur :

« As-tu un père ? »

— Il vivait encore, dit le jeune homme, lorsque j'ai quitté la patrie.

— Oh ! qu'il est malheureux ! » s'écria le sauvage ; et, après un moment de silence, il ajouta :

« Sais-tu que j'ai été père ?... Je ne le suis plus. J'ai vu mon fils tomber dans le combat ; il était à mon côté, je l'ai vu mourir en homme ; il était couvert de blessures, mon fils, quand il est tombé. Mais je l'ai vengé !... Oui, je l'ai vengé ! »

Il prononça ces mots avec force. Tout son corps tremblait. Il était presque étouffé par des gémissements qu'il ne voulait pas laisser échapper. Ses yeux étaient égarés, ses larmes ne coulaient pas. Il se calma peu à peu, et, se tournant vers l'orient, où le soleil allait se lever, il dit au jeune Anglais :

« Vois-tu ce beau ciel resplendissant de lumière ? As-tu du plaisir à le regarder ? »

— Oui, dit l'Anglais, j'ai du plaisir à regarder ce beau ciel.

— Eh bien !... je n'en ai plus, » dit le sauvage, en versant un torrent de larmes.



L'Abenaki (Saint-Lambert).

travers les forêts ; enfin, ils arrivèrent à une plaine où ils découvrirent un camp d'Anglais. Le vieux sauvage le fit voir au jeune homme en observant sa contenance.

« Voilà tes frères, lui dit-il ; les voilà qui nous attendent pour nous combattre. Écoute. Je t'ai sauvé la vie, je t'ai appris à faire un canot, un arc, des flèches, à surprendre l'orignal dans la forêt, à manier la hache et à enlever la chevelure de l'ennemi. Qu'étais-tu lorsque je t'ai conduit dans ma cabane ? Tes mains étaient celles d'un enfant ; elles ne servaient ni à te nourrir, ni à te défendre ; ton âme était dans la nuit ; tu ne savais rien ; tu me dois tout. Serais-tu assez ingrat pour te réunir à tes frères, et pour lever la hache contre nous ? »

L'Anglais protesta qu'il aimerait mieux perdre mille fois la vie que de verser le sang d'un Abenaki.

Le sauvage mit ses deux mains sur son visage en baissant la tête, et après avoir été quelque temps dans cette attitude, il regarda le jeune Anglais, et lui dit, d'un ton mêlé de tendresse et de douleur :

« As-tu un père ? »

— Il vivait encore, dit le jeune homme, lorsque j'ai quitté la patrie.

— Oh ! qu'il est malheureux ! s'écria le sauvage ; et, après un moment de silence, il ajouta :

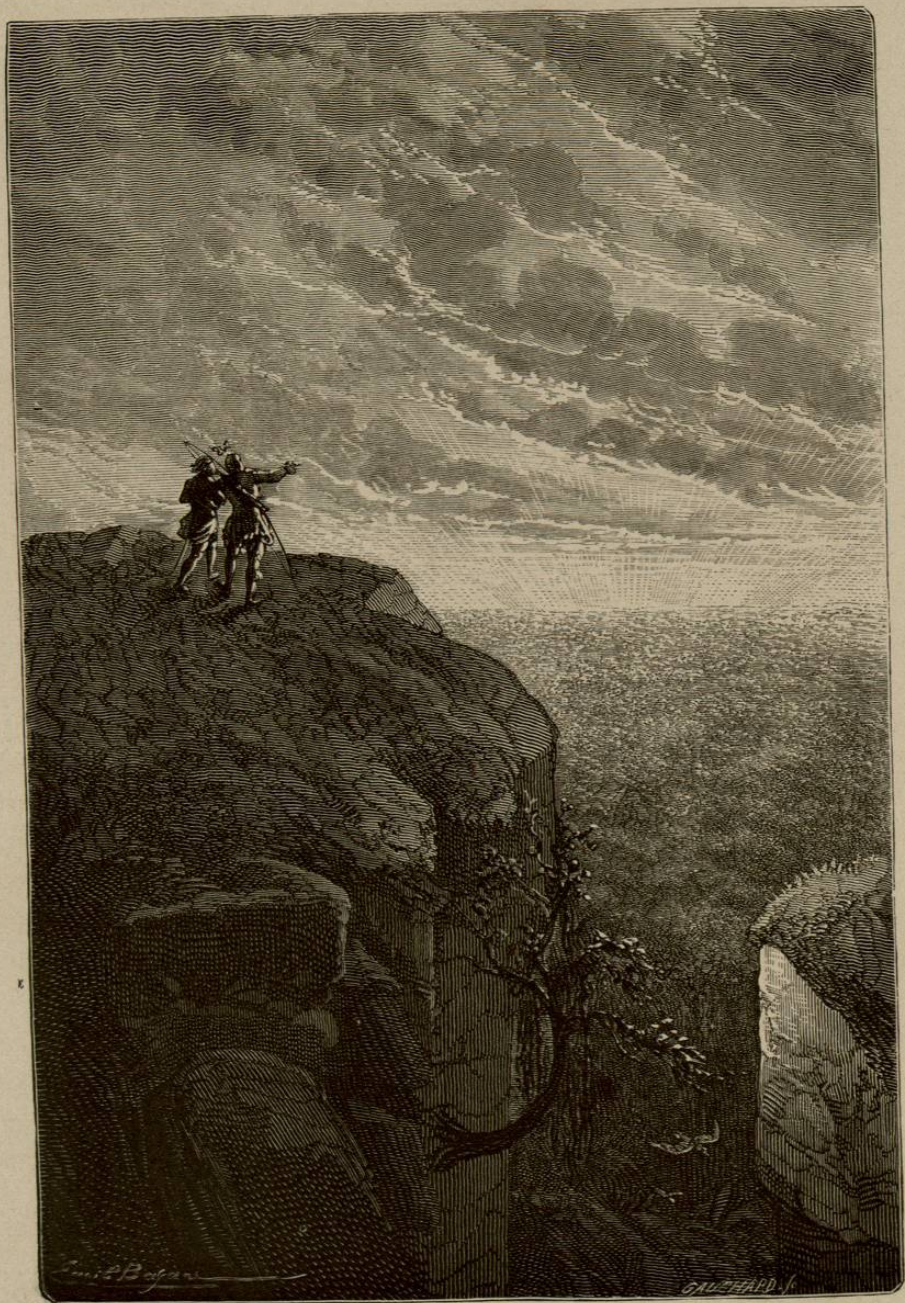
« Sais-tu que j'ai été père ?... Je ne le suis plus. J'ai vu mon fils tomber dans le combat ; il était à mon côté, je l'ai vu mourir en héros ; il est couvert de blessures, mon fils, quand il est tombé. Mais je l'ai vengé !... Oui, je l'ai vengé ! »

Il prononça ces mots avec force. Tout son corps tremblait. Il était presque étouffé par des gémissements qu'il ne voulait pas laisser échapper. Ses yeux étaient égarés, ses larmes se coulaient pas. Il se calma peu à peu, et se tournant vers l'orient, où le soleil allait se lever, il dit au jeune Anglais :

« Vois-tu ce beau ciel rempli d'azur et de lumière ? As-tu du plaisir à le regarder ? »

— Oui, dit l'Anglais, j'ai du plaisir à regarder ce beau ciel.

— Et toi ? je n'en ai plus, dit le sauvage, en versant un torrent de larmes.



L'Abenaki (SAINT-LAMBERT).

Un moment après, il montra au jeune homme un manglier qui était en fleurs.

« Vois-tu ce bel arbre? lui dit-il; as-tu du plaisir à le regarder? »

— Oui, j'ai du plaisir à le regarder.

— Je n'en ai plus, » reprit le sauvage avec précipitation; et il ajouta tout de suite :

« Pars, va dans ton pays, afin que ton père ait encore du plaisir à voir le soleil qui se lève, et les fleurs du printemps. »

SAINT-MARTIN.

PENSÉES SUR DIVERS SUJETS.

L'intelligence de l'homme doit être traitée comme les grands personnages de l'Orient, qu'on n'aborde jamais sans avoir des présents à leur offrir.

Heureux ceux qui n'écrivent qu'avec leurs larmes.

J'ai désiré de faire du bien, mais je n'ai pas désiré de faire du bruit, parce que j'ai senti que le bruit ne faisait pas de bien, comme le bien ne faisait pas de bruit.

Les faiblesses retardent, les passions égarent, les vices exterminent.

L'orgueil est comme le ver : on a beau le couper en morceaux, chacun de ces morceaux reprend la vie, et devient un nouveau ver.

La pièce d'or que les anciens mettaient dans la bouche des morts pour passer la barque, c'est l'âme purifiée.

La grande et respectable vérité m'a toujours semblé si loin de l'esprit des hommes, que je craignais bien plus de paraître sage que fol à leurs yeux.

La véritable bravoure, c'est le sentiment de notre supériorité sur le corps.

C'est une chose douloureuse de voir les hommes ne s'apporter réciproquement que le poids et le vide de leurs jours, pendant qu'ils ne devraient tous s'en apporter que les fruits et les fleurs.

J'ai vu que les hommes étaient étonnés de mourir et qu'ils n'étaient point étonnés de naître; c'est là cependant ce qui mériterait le plus leur surprise et leur admiration.

Il me semble que quand j'ai soulagé un pauvre, je n'ai pas même fait là une chose qui se puisse compter, tant cela va de droit.

Ne mets pas ton argent dans ta bourse, pour être plus prompt à faire l'aumône.

Quand les hommes sages, après s'être remplis des influences de la vérité, vont se répandre dans le monde, ils y perdent le plus souvent ce qu'ils avaient acquis. Ils sont comme les ouvriers qui vont manger et boire au cabaret, le dimanche, tout ce qu'ils ont gagné dans la semaine.

Il y a un Dieu, j'ai une âme, il ne me faut rien de plus pour être sage.

J'entrerai d'abord dans la magistrature inférieure, puis je serai conseiller au parlement, puis maître des requêtes, puis intendant, puis conseiller d'État, puis ministre, puis exilé. Je voudrais tout uniment commencer le roman par la queue, et entrer dans cette carrière en m'en exilant.

Les professeurs en littérature, et généralement ceux qui ne se nourrissent que des travaux de l'imagination, se tiennent toujours sur les confins de la vérité; ils circulent sans cesse autour de son domaine, mais ils semblent se garder d'y entrer et d'y faire entrer leur auditoire ou leurs lecteurs, de peur que ce ne fût sa gloire seule qui brillât.

Il n'y a presque pas un des ouvrages célèbres parmi les écrits

produits par l'imagination des hommes, qui ne soit fondé sur une base fragile et caduque, sans compter ceux qui le sont sur un blasphème ou au moins sur une impiété enfantée par une orgueilleuse hypocrisie. Car les écrivains qui parlent d'une providence, d'une moralité, même d'une religion, ne sont pas exempts de ce reproche s'ils ne sont pas en état de rendre raison de ces grands objets de leurs spéculations, s'ils ne les emploient que pour servir de décoration à leurs ouvrages et d'aliment à leur orgueil.

L'ombre et le silence sont les asiles que la vérité préfère, et ceux qui la possèdent ne peuvent prendre trop de précautions pour la conserver dans toute sa pureté.

A force de dire à Dieu : Notre père ! espérons que nous entendrons dire un jour : Mon fils.

Les pensées détachées ne conviennent qu'aux esprits très-faibles ou qu'aux esprits très-forts ; mais pour ceux qui sont entre ces extrêmes, il leur faut des ouvrages suivis qui les nourrissent, les échauffent et les éclairent tout à la fois.

L'ABBÉ DE SAINT-PIERRE.

L'ABBÉ DUBOIS, OU COMMENT ON ARRIVE.

L'abbé Dubois fut nommé cardinal. Beaucoup de gens furent surpris de la grandeur et de la vitesse de sa fortune, quand ils se souvenaient de sa naissance, de ses défauts et de son peu de probité. Son père était chirurgien d'une petite ville de Limousin, et on le connaissait pour colère, pour médisant, pour calomniateur, pour débauché, pour avare, pour envieux, pour grand fourbe, même au préjudice de ses amis ; mais ils ne faisaient pas réflexion qu'il avait beaucoup d'esprit pour connaître le faible des hommes, et beaucoup d'habileté pour les prendre par leur faible, c'est-à-dire pour les flatter, pour les faire craindre, pour les faire espérer ; en un mot, pour les intéresser.

Ils ne faisaient pas réflexion qu'il ne dormait presque point, qu'il ne lisait point, qu'il n'aimait ni la table ni la conversation, et, par conséquent, qu'il avait quatre fois plus de temps que les autres pour penser perpétuellement à augmenter sa fortune, et aux obstacles qu'il avait à vaincre et aux différents moyens de les surmonter.

Ils ne faisaient pas réflexion qu'un esprit ardent qui a plus de loisir qu'un autre, qui n'a qu'un but en vue, trouve vingt fois plus d'expédients pour y arriver ; ils ne songeaient pas que qui n'a ni amitié, ni gratitude, ni probité, n'est point arrêté dans ses projets là où un homme juste s'arrête lui-même tout court.

Ils ne faisaient pas réflexion qu'un homme qui, pour sa fortune, n'a qu'un seul homme à gouverner, qu'il entoure et qu'il fait entourer par ses espions, qui ne se rebute jamais de rien, qui souffre tout avec patience, qui veut fortement et avec constance arriver à